

N° 42 - mensuel - 4 F

cancans

DE PARIS

INTERDIT A LA VENTE
AUX MOINS DE 18 ANS

AMOUR ET TRAIN-BLEU



COULISSES DU MAYOL...!



« L'idéal de l'amour n'est pas l'amour partagé, mais d'aimer sans qu'on vous le rende. Nous n'avons que faire de l'amour des femmes, que dis-je, il nous as-somme. »

Henry de Montherlant.

Un journaliste s'était attiré les foudres de son directeur en écrivant dans son éditorial :

« La moitié des hommes politiques sont des escrocs. »

Sommé de se rétracter, il le fit bien volontiers en précisant le lendemain :

« Une erreur typographique m'a fait écrire que la moitié des hommes politiques sont des escrocs. En fait, nos lecteurs auront rectifié d'eux-mêmes, je voulais écrire : « La moitié des hommes politiques ne sont pas des escrocs. »

Mina et André Gillois.

Une légende de Forain :

« O femme, quel dommage que tu ne sois pas notre égale ! Sinon, quelle volée ! »

« Madame X ressemble à une de ces journées qui ne sont pas rares à Paris, où il y a un soleil brillant, mais où l'on sent de l'air-greuer dans l'air ! »

Jules Renard.

Au dernier temps de sa vie, torturée par la maladie, Colette, cette femme courageuse, déclarait :

— Heureusement, j'ai la douleur !

Claudiel, à qui l'on demandait un jour l'oiseau qu'il préférerait, répondit :

— Le perdreau froid !

Asticot : Mordu de la pêche.

Brouillés : Se dit, à tort, d'œufs intimement liés.

Noctuel

« Dictionnaire Français-Rosse ».

Eugène Labiche rendait un jour visite à son fils, récemment marié, et qui lui faisait les honneurs

de son installation nouvelle. Arrivé dans la chambre à coucher, désignant du doigt le lit, d'une largeur inusitée, destiné aux nouveaux époux, il lui demanda en souriant :

— Est-ce que vous comptez recevoir ?

Un bidasse se plaint à l'adjudant chargé de l'intendance :

— Mon adjudant, on nous a servi du pâté de canard au réfectoire, et je peux vous jurer qu'il n'y avait pas un gramme de canard dedans...

— Et alors, réplique l'adjudant, vous avez déjà mangé des biscuits de soldat ?

— Euh ! oui, mon adjudant...

— Et vous avez trouvé des soldats dedans ?

« Ce que certaines femmes appellent être discrètes, c'est ébruiter les secrets à voix basse. »

Gilbert Cesbron

« Journal sans date ».

« Le remède le plus sûr pour faire cesser la tentation, c'est d'y succomber. »

Tristan Bernard.

« Les bêtises commencent aux paroles. »

Jacques Deval.

L'un des plus célèbres imprésarii parisiens a fait afficher cette fière devise au-dessus de son bureau :

« Un pour tous. Tous pour un. Et dix pour cent. »

Mina et André Gillois.

« 333 Histoires »

— Moi, raconte Lino Ventura, la célèbre vedette de cinéma, le film le plus chargé de suspense que j'aie jamais tourné, c'en est un où, jusqu'au dernier jour, on se demandait si le producteur paierait nos cachets !

« Mourir, c'est passer du côté du plus fort. »

Jean Rostand.

Espagne 69

Une nouvelle offensive est prononcée depuis quelques semaines par l'église espagnole, « la plus aveugle du monde », disait méchamment Blasco-Ibanez, le grand romancier d'*Arènes Sanglantes* : les plages espagnoles seront cet été plus austères qu'elles ne l'ont encore jamais été depuis le temps de la reine Marie-Christine. Une récente assemblée de prélats espagnols a déclaré la guerre à tous « ces seins que l'on ne saurait voir », que l'on ne verra plus, qu'il ne sera même pas possible de deviner. Les baigneuses de Saint-Sébastien, de Rivadesella, de San Vicente où, dit le vieux proverbe asturien, le diable vient voir nager les jolies filles, celles des plages méditerranéennes, Palamos, Villarez, Villajoyosa, Torro et Malaga, qui passaient pour les plages les plus audacieuses, les plus « décolletées » de la péninsule, vont être forcées de ressusciter les costumes de bain d'autrefois, ceux de nos grand-mères.

L'offensive épiscopale ne se limite d'ailleurs pas aux baigneuses. Les baigneurs en prennent également pour leur grade. Les évêques les invitent, sur le ton le plus malséant, à épargner aux yeux purs des maillots trop collants, trop révélateurs. Il sera interdit, tout au moins si, comme il est probable, le général Franco et son gouvernement accèdent aux suggestions qui leur ont été présentées sous une forme impérative, il sera interdit aux hommes au-dessus de 12 ans (on est précoce en Espagne !!!) de se laisser sécher sur le sable chaud des plages au sortir de leur bain. Un maillot mouillé est, paraît-il, trop exhibitionniste.

Quand, de même, baigneurs et baigneuses quitteront leurs cabines en maillot ou en costume trop indiscret et ne se jetteront pas à l'eau aussitôt, des gardes veilleront à ce qu'ils ne tournent point le dos à la mer, ou le moins possible. Mieux vaut, paraît-il, considérer leur anatomie de dos que de face, ce qui se conçoit encore à peu près pour les baigneurs, mais n'est point tellement compréhensible pour les baigneuses. Si les mauvaises mœurs se développent *tra los montes*, Nos Seigneurs les Evêques n'auront qu'à s'en prendre à leur excessive et malséante pudeur.

Des sanctions lourdes sont demandées par les dignes prélats que la seule pensée de chairs roses trop dénudées fait voir rouge,



PLAGES POUR PURITAINS ET QUARTIERS CHAUDS POUR VIVEURS DE LA COSTA DEL SOL AU BARIO CHINO

ce qui n'est peut-être au fond qu'une sorte de refoulement de secrètes ambitions cardinales. Elles vont de l'amende (des amendes substantielles) à la prison (jusqu'à 8 jours d'incarcération) et comprennent de façon plus large l'interdiction de certaines plages qui se seraient révélées « incorrigibles ». Il va de soi que ces sanctions laïques s'accompagneront de sanctions religieuses qui, pour un peuple aussi foncièrement pieux que le peuple espagnol, ne sont pas moins impressionnantes : l'interdiction notamment d'approcher de la Table Sainte.

Enfin, dans les vœux rédigés par les hautes personnalités ecclésiastiques qui ont pris l'initiative de cette offensive violente, signalons un paragraphe qui concerne les estivants étrangers. Jusque là, la vague de pudeur qui, depuis quelques années, recouvre peu à peu l'Espagne (mais qui semble prendre désormais les aspects d'un véritable raz-de-marée) avait épargné à peu près les touristes étrangers. On avait ainsi, sur les plages espagnoles, au moins celles qui de tous temps ont été considérées comme, en quelque sorte, internationalisées, Saint-Sébastien par exemple, le spectacle bizarre de baigneuses en maillots, avec petites vestes discrètes, amples, et d'autres baigneuses qui offraient au regard des aperçus sensiblement plus aimables. Saint-Sébastien et quelques autres plages voisines de notre pays admettaient même des bikinis de modèle pas trop exigü. Cette année, il y a toutes chances pour qu'étrangères et espagnoles revêtent la même tenue puritaine. Ce dont s'alarment déjà grandement les hôteliers et autres commerçants dont la prospérité est en raison inverse des vexations supportées par la clientèle étrangère.

Il y a mieux. Les prélats espagnols songent à s'attaquer à plus forte partie que les baigneurs et baigneuses, peu combattifs en général. Ils envisagent ce qu'ils appellent modestement, et non sans une certaine hypocrisie, « l'assainissement des taudis » de Barcelone. Parmi ceux qui, en Espagne, sont au courant de ce projet, il n'en est pas beaucoup qui ne sourient, avec toute la déférence due aux éminentissimes ecclésiastiques qui le forment et osent croire à son succès prochain. En réalité, ce que les évêques transpyrénéens appellent « les taudis de Barcelone », c'est le quartier chaud de la grande capitale catalane : le fameux Barrio Chino, la « ville chinoise », qui n'est d'ailleurs chinoise que de nom, car il n'y a rien à Barcelone qui rappelle, même de très loin, les quartiers asiatiques de Londres ou de New York par exemple, ou de Frisco.



Tous ceux qui, jusqu'ici, ont voulu s'attaquer au Barrio Chino (d'où vient ce nom ? On conte sur son origine beaucoup d'histoires, aussi peu vraisemblables les unes que les autres, mais personne n'a encore pu en établir exactement ni la date de naissance, ni la provenance), oui, ils ont toujours réclamé, tous ceux qui ont rêvé d'assainir, comme disent les évêques, ces rues extraordinaires, grouillantes d'une tourbe où se mêlent les filles et les souteneurs, les marchands de drogue et les drogués, les assassins de droit commun, les anarchistes menant à tous risques la lutte clandestine, des déserteurs de tous les pays du monde, parmi lesquels se coudoient fraternellement G.I. et S.S. évadés des anciens fascistes, activistes français, enragés de mai 1968, des Nippons venus on ne sait comme jusque-là et des Argentins qui complotent de violer Eva Peron en 1950, des contrebandiers à qui vous pouvez passer les commandes les plus extraordinaires, des défringués, des pédérastes, des condamnés à mort échappés à la corde, à la chaise électrique, au couperet, à la hache, à la pistoletade, au garrot, et aussi des misérables qui sont venus cacher en cette nuit bariolée des ambitions déçues, des rêves avortés, de simples ratés neurasthéniques qui traînent de bouge en bouge leur déchéance jusqu'au jour où on retrouve leur corps exsangue en quelque coin de rue...

Barrio Chino ! Quel romancier de génie évoquera ses ombres mystérieuses, en découvrira les secrets voluptueux et sinistres ! Les trafiquants de filles en ont fait depuis une quinzaine d'années l'étape première de la route de Buenos-Ayres ; à ce point de vue, Marseille est désormais détrônée. Les « amateurs de curiosités » y trouvent des petites filles de dix ans, déjà pourries à la fois par le vice et la maladie, et des vieilles pouffiasse écroulées, des prostituées admirables de beauté et dont le corps semble sculpté dans le marbre et des monstres au masque hideux, aux chairs lépreuses, qui réussissent cependant à vivre encore de leurs « charmes ». La pédérastie y fleurit somptueusement. Si le Criola a été récemment fermé, 20 autres boîtes de travestis se sont ouvertes à sa place. Les Allemands, avant la guerre, y étaient nombreux ; tous les riches homosexuels berlinois venaient chaque année passer un mois ou quinze jours au Barrio Chino, où ils dépensaient, pour de tendres éphèbes aux yeux langoureux, de petites fortunes. Souvent d'ailleurs ces liaisons se terminaient tragiquement, car en nul autre endroit au monde le mot barrésien n'est plus vrai : *du sang, de la volupté, de la mort !* Tout cela voisine, s'enchevêtre ici inextricablement.

Il est inutile d'ajouter que les mouchards sont légion dans ce royaume de la pègre, de toutes les pègres. Et les mendiants aussi. Les uns étant souvent les mêmes que les autres.





le Barrio-Chino

Tel « dur » dont on se conte l'histoire avec admiration, et qui a quatre ou cinq morts sur la conscience, est inscrit sur les contrôles de la police franquiste depuis dix ans ; il a acheté ainsi la tranquillité dont il jouit alors qu'il devrait pourrir au cimetière des condamnés à mort. Telle fille qui se pique paisiblement tous les quarts d'heure à la morphine, en plein bal, se contentant de relever sa jupe et de quitter une ou deux secondes le bras de son danseur, est une des dénonciatrices qui ont permis à Franco, voici trois mois, de mettre la main sur tout un réseau de conspirateurs républicains et d'en faire fusiller sept. Cette maquerelle édentée qui vous aborde sans vergogne en pleine rue et, baragouinant à peu près toutes les langues, vous propose au choix des filles « garanties de moins de quatorze ans » ou de petits garçons « complaisants à vos manies », serait depuis belle lurette aux galères si, chaque semaine, elle ne faisait consciencieusement son rapport au chef de la police barcelonaise.

Que les évêques espagnols veuillent faire disparaître cette plaie purulente ouverte depuis des siècles au flanc de l'Espagne et qui la rend accessible à toutes les maladies contagieuses du temps, rien qui soit plus naturel. Mais qu'ils croient pouvoir engager plus qu'une action de principe, faire mieux que libérer leur conscience par une manifestation platonique, voilà qui est plus surprenant ! Personne n'est jamais parvenu à empêcher le stupre de régner au Barrio Chino, et il est très douteux que personne y parvienne jamais. Les gardes civiques qui font les cent pas fusil en bandoulière, à travers les rues tortueuses, ne conservent, eux, aucune illusion. Ils renoncent, dès qu'ils y sont engagés, à voir et à entendre. Ils vont, viennent, s'en vont, reviennent un peu comme des personnages automatiques qui font leurs petits tours sans penser à rien, mus par quelque adroit mécanisme d'horlogerie. Qu'ils soient là, ou qu'ils soient loin, pas une entremetteuse n'interrompt ses appels à la luxure, pas une prostituée ne cache son grabat, pas un gitan n'arrête ses provocations, pas un drogué ne dissimule sa seringue. On en vient à se demander si la présence du gendarme n'excite pas au contraire le mauvais garçon et la fille perdue.

Le seul point sur lequel les autorités municipales et la police franquiste enregistrent de temps à autre un succès, oh ! très relatif, c'est la lutte contre les trafiquants de chair humaine : les embarquements pour Buenos-Ayres comportent des risques qui, reconnaissons-le honnêtement, augmentent d'année en année. C'est déjà quelque chose...

LES CHASSES MONSTRUEUSES

PIERRE DE BRANA D'ABRAN mourait en juillet dernier.

Il portait la camisole de force depuis près d'un quart de siècle.

Pierre de Brana d'Abran !

Je l'avais connu, beaucoup, entre 1905 et 1910. Retrouvé quelques mois après la première guerre très changé. Puis...

Mais voici comment on contait les choses aux veillées d'hiver, dans mon village limousin et dans les villages à trente kilomètres à la ronde, pendant que la neige étouffait les pas des derniers bouviers rentrant leurs bêtes ou que roulait au loin un char attardé.

Pierre de Brana d'Abran, à sa sortie de pension, était le plus mauvais garnement qui fût au monde. Taillé comme un Cent-Gardes, fort comme un jeune taureau, résolu à passer sa vie dans les forêts magnifiques qui entouraient le manoir à demi-délabré de ses pères, fils unique qu'une mère douce et frêle considérait avec autant d'effroi que d'admiration, autant de stupeur que d'amour, il partageait ses jours entre des sports violent comme la nage dans l'étang glacial de Perthaux, les courses dans la montagne, les jeux de la cognée au flanc des chênes centenaires, la descente des flottes de bois de la haute vallée de la Dordogne, la chasse quand la chasse était ouverte.

Car ce violent avait une curieuse considération pour les lois et règlements cynégétiques de son pays, et onques on ne le vit braconner. Au sens propre du mot, car au figuré c'était une bien autre histoire. Un détail piquant : ce descendant d'une des meilleures familles du Limousin avait pour les chevaux une horreur sacrée. Il ne put jamais en monter un seul. Marcheur par contre, et coureur infatigable, de taille à lasser les piétards les plus robustes.

Toujours suivi de quatre ou cinq chiens, d'allure aussi sauvage que leur maître et dont il était prudent de garer les moutons. Comme il était prudent de garer du maître tendres brebis et douces poulettes.

Entre seize et vingt ans, Pierre de Brana d'Abran ne passa pas une nuit au château d'Abran. Il visita à peu près toutes les chambres à coucher du pays, celles du moins qu'occupaient les garcelettes, voire les jeunes femmes, et même les femmes un peu faites, sinon surfaites. Il partageait ses jours entre des sports violents comme granges à paille, et quels barreaux manquaient aux échelles qui y conduisaient. Aucune hutte de charbonnier qu'il n'eût repérée dans la haute montagne, aucun cabane à berger dans la vallée. Tout le long de la Dordogne, il savait où sont les pierres plates qui permettent aux femmes de tremper leur linge, sans souiller leurs cottes, et leur allait rendre visite le mardi, jour de lavage.

Il les aimait toutes, en gros mangeur, gourmet quand il se peut, glouton quand il le faut, et ne refusant jamais de porter à la santé de Jacques, Paul ou Jean, si c'était la Jacotte, la Pauline ou la Jeanneton qui lui tendait le verre.

Aux environs de 1910, dans tout le pays, le camarade était devenu proverbial. Proverbial au sens exact du mot : le nom de Brana d'Abran s'était introduit, parfois déformé, dans toute une série de locutions paysannes





les chasses...

que ne pouvaient évidemment comprendre les étrangers : « Fille qui branne doit se marier avant l'an » mettait en garde les fillettes contre les suites trop fréquentes des rencontres du beau garçon.

« C'est le chien de Brana qui passe », disait-on quand une femme paraissait trop souvent rêveuse ou souriait de trop haut en considérant son mari insouciant. Et encore : « Quand le Pierrot siffle au haut du mont, fermez vos femmes dans le val ! »

Une seule distraction pouvait faire oublier à Pierre d'Abran le passage d'une coiffe claire dans un chemin creux, lui faire abandonner la poursuite d'une robe légère à travers les signes : c'était le départ, derrière les ceps aux larges feuilles, d'une compagnie de perdreaux rouges, la fuite d'un lièvre déboulant dans les seigles, la trace d'un sanglier sous les châtaigneraies, ou le petit cri narquois de la poule d'eau. Chasseur, Pierre d'Abran l'était comme Nemrod, ou Diane aux jambes nerveuses. Tout gibier vu, ou seulement deviné, devait être à lui, dût-il se faire poursuivre pendant toute une journée et la nuit encore. Le temps n'existait plus quand le jeune homme était sur une trace, ses chiens lancés en avant et aussi ardents que leur maître. Et de même qu'il prodiguait ses caresses à la riche fermière ou à la misérable bergère, à la fine notaire ou à la cabaretière pataude, indifféremment, avec un enthousiasme égal, de même il mettait autant de fureur tête à ramasser la caille chétive, ou à abattre le marcassin pesant, à tirer le lièvre ou le vulgaire lapin de garenne, à doubler de grasses perdrix ou de menues alouettes.

Ce n'était en somme, jusqu'à sa vingt-cinquième année, rien de plus qu'un solide gars, au sang rouge, trop bien nourri, et dépensant une force herculéenne en des besoins de qualité banale.

La guevre l'arracha au pays limousin. Il la fit bravement. Et cruellement, n'épargnant aucun prisonnier. Il

fut blessé trois fois, regagna le front aussitôt guéri, fut cité à quatre reprises, refusa les galons d'officier, faillit se faire fusiller en avril 1919 dans un village des bords du Rhin, à quelques lieues de Mayence pour avoir bousculé une jeune Allemande de 16 ans qui protesta et se fit plus ou moins tordre le cou. Ses services de guerre sauvèrent Abran. Il fut démobilisé quelques semaines plus tard, regagna sa province natale, reprit ses chasses en tous genres.

Ce fut le 2 novembre 1922 que survint l'incident tragique qui devait bouleverser la vie de Pierre de Brana d'Abran. Il partait, fusil sous le bras, dégiter un lièvre, un grand lièvre roux qui lui avait été signalé par un bouvier, à quelque douze ou treize kilomètres du château. Mme d'Abran, comme il allait passer la porte du vestibule, parut et, timidement, lui demanda de renoncer ce matin-là à sa chasse, de venir prier avec elle pour le repos des morts de la famille. Pierre ricana et fit un pas vers la sortie. Sa mère insista, et c'était déjà une chose tout à fait extraordinaire, presque unique, tant elle redoutait ce fils qu'elle chérissait cependant de toutes les forces d'une âme repliée sur elle-même :

— Je t'en conjure, accompagne-moi, Pierre, j'ai fait cette nuit un rêve atroce, j'ai peur...

— Qu'avez-vous été rêver ?

— J'ai vu que tu devais désormais vivre dans le sang. Tu souffrais mille mort dès que le sang ne coulait pas autour de toi !

— Vous plaisantez, ma mère !... à bientôt !

Deux heures après, devant le chien préféré du chasseur, Dark, le grand lièvre dévalait à bonds souples vers un petit bois de châtaigniers, à l'entrée duquel une petite fille de quinze ou seize ans paissait ses chèvres.

Tirer, c'était risquer de blesser la fillette. Pierre hésita. Encore une ou deux secondes, le lièvre était à couvert. Jamais ! Il épaula, fit feu, poussa un cri de triomphe : le lièvre avait roulé deux fois sur lui-même, touché sûrement, mais la bergère s'était de son côté affaissée, touchée aussi. Pierre courut au bois. Respirant à peine, la





les chasses monstrueuses...

petite regardait venir cet amant légendaire avec des yeux hagards et extasiés :

— Moussu d'Abran, je crois que je vais mourir... mais je serai contente tout de même si... si vous m'embrassez...

— Où est le lièvre ? se contenta de dire l'homme furieux. Car le lièvre avait disparu.

Il ne s'était pourtant pas relevé, et les chiens d'ailleurs ne s'éloignaient pas, tournant en rond, nez bas, autour du point où l'animal s'était abattu.

— Où l'as-tu caché ? continua d'Abran.

Mais l'enfant, sans répondre, les traits soudain convulsés d'horreur, expira dans les bras de celui qu'elle aimait en secret depuis des mois.

Quelle étrange révolution opéra la vue du petit cadavre, quel incompréhensible effet produisit sur Brana d'Abran le douloureux regard que lui jeta, avant de mourir, son innocente victime ? On ne sait. Mais, depuis ce 2 novembre, le jeune homme fut possédé d'une extraordinaire fureur. Toutes les femmes qu'il avait désirées, toutes les filles qui lui avaient fait envie, et celles qu'il avait eues, et celles qu'il convoitait encore, et les plus ingénues comme les plus expertes, les filles des champs, les filles des bourgs, lui devinrent indifférentes. Aucune ne provoqua en lui le moindre émoi. Les plus hardies d'abord l'interpellèrent, allèrent à lui, le provoquant directement. Un écœurant dégoût lui soulevait le cœur. Il repoussait les caresses, il refusait les baisers, il écartait les coquettes et ne voyait même pas les prudes. Était-il condamné à ne plus aimer une femme ?

Non, mais à ne plus aimer les femmes que monstrueusement. Le Brana qu'il avait été, il le redevenait dès qu'en chasse il abattait quelque bête, poil ou plume, et la ramassait encore palpitante pour la jeter dans son carnier. La vue de la mort, semblait-il, lui rendait toutes ses forces d'amour. Le sang devenait pour lui un incomparable aphrodisiaque. Quand il venait de tuer, il aimait magnifiquement. Il ne fallut pas longtemps pour que cet abominable handicap fût connu de tout le pays qui, après avoir célébré les exploits herculéens du dernier Brana, commençait à rire de ses défaillances. On sut que, sur ses chemins de chasse, il était prudent de verrouiller solidement portes et volets. L'homme était prêt aux viols les plus audacieux.

Cela ne pouvait que finir horriblement.

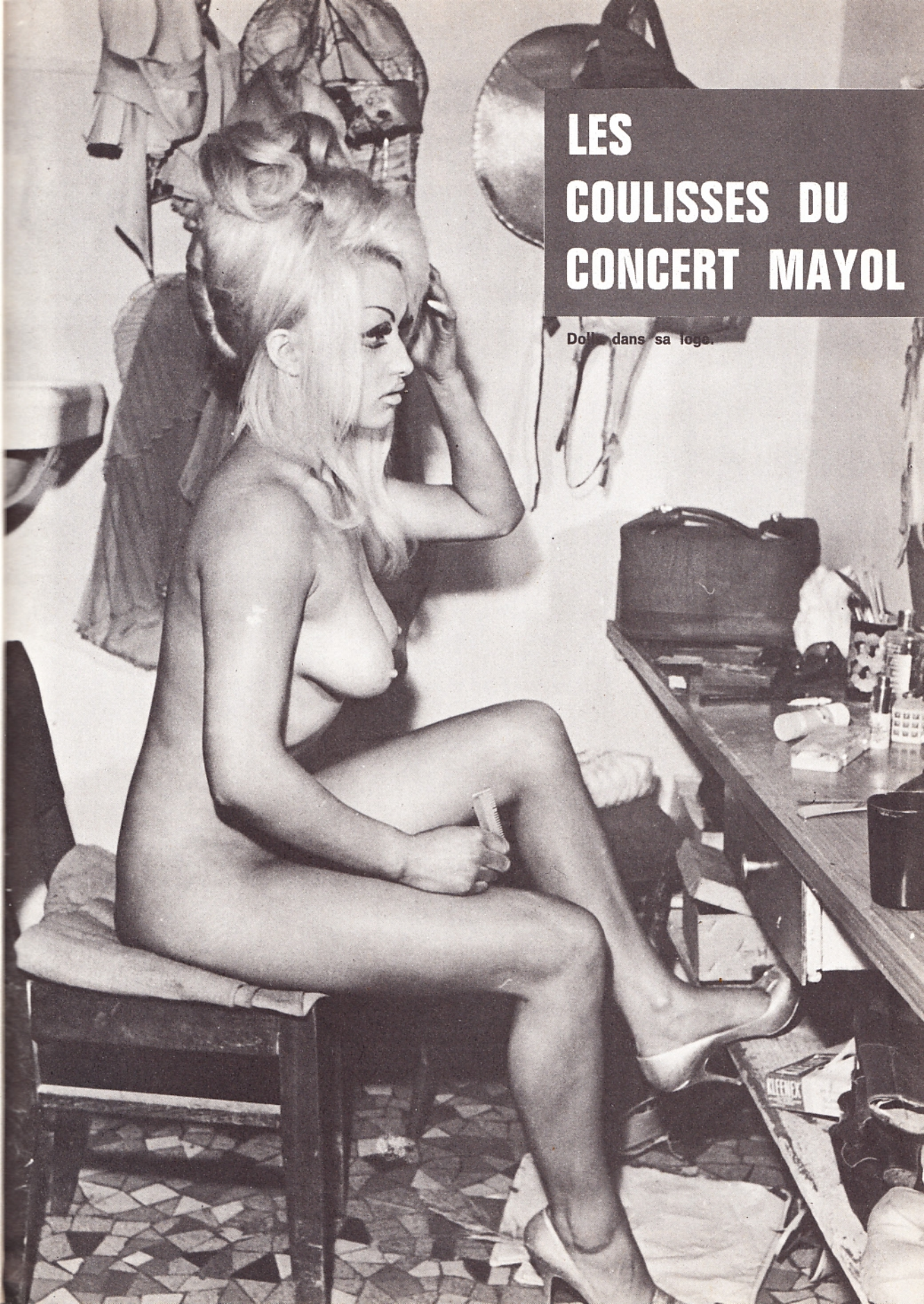
Un après-midi de février, par un clair soleil, mais trop faible pour dégeler les bois, Pierre était parti avec deux amis et leurs femmes, deux couples parisiens de passage au château d'Abran et qu'avait tentés une chasse au sanglier. Une vieille laie fut abattue d'un coup de fusil par un des citadins, mais Pierre dut achever au couteau un jeune sanglier qui, blessé, s'était farouchement jeté sur lui. Quand le châtelain se releva, son couteau enfoncé jusqu'à la garde dans le cœur de la bête, ses amis ne purent le regarder sans frémir : il portait un masque hideux ; il ricana convulsivement en regardant les deux femmes, se jeta comme un fou furieux sur la plus proche, la renversa, s'abattit sur elle. Avant de pouvoir le ligoter, on dut lui loger deux balles dans le corps.

Quinze jours après, ses blessures étaient fermées ; Brana d'Abran était interné dans un asile d'aliénés, avec la camisole de force. Il allait y passer vingt-quatre ans.

Si Freud était venue au lendemain de la paix de Versailles sur les hauts plateaux limousins, il aurait écouté cette histoire avec intérêt et sans doute aurait-il eu son mot à dire...

LES COULISSES DU CONCERT MAYOL

Doll dans sa loge.



LE CONCERT MAYOL.

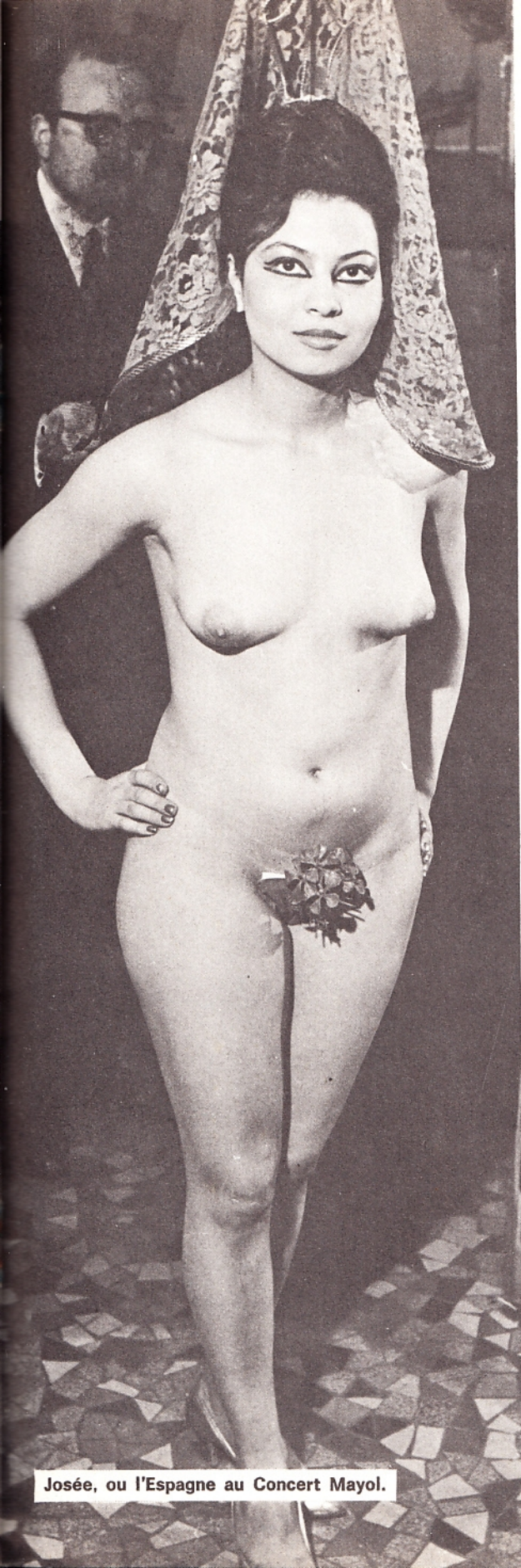
Coup d'œil en coulisse...



Georgira, du Concert Mayol.



Une bien belle rencontre...



Josée, ou l'Espagne au Concert Mayol.



May et Dolls... un rien nous habille.

LE CONCERT MAYOL.

**quelques unes des
reines du spectacle**



**Coup d'œil en coulisse.
Dolls, autre vedette maison, se prépare.**



Josée la merveilleuse.

VIVA MAYOL ! VIVA MAYOL ! VIVA MAYOL ! VIVA MAYOL !



La très belle vedette du Concert Mayol, la ravissante May... s'habille.

Love Storie french...

L'AMOUR EN FRANCE
VU PAR UNE AMÉRICAINE

Même Montaigne, si indulgent à bien des égards, faisait preuve, dans ce domaine, d'une affligeante absence de lucidité. Il ignorait le nombre des enfants qu'il avait « faits à sa femme », il n'avait jamais eu la curiosité de contempler le corps de son épouse. C'est en piètre mari et non en connaisseur qu'il parle des femmes : « Il y a communément querelle et contestation entre elles et nous. Il est peu d'hommes qui aient épousé leur maîtresse et qui ne s'en soient grandement repentis. » D'accord avec son temps, il fait une nette distinction entre l'amour et le mariage : « L'état matrimonial a pour lui honneur, justice, profit et constance. L'amour, pour sa part, est plus inconstant, plus vif, plus fort : c'est un plaisir enflammé par la difficulté. »

Toutefois, Montaigne est assez honnête pour reconnaître également les défauts des hommes. « Une fois que la femme s'est entièrement soumise à la merci de notre foi, elle a pris un risque... Nous craignons plus la honte due aux fautes de nos femmes que nos propres vices, et nous estimons les péchés selon notre intérêt. »

Aveu d'une belle franchise, valable encore aujourd'hui, même si nous ne voulons pas en convenir : alors que l'homme, même marié, restait pratiquement libre de poursuivre son plaisir, l'épouse doit faire preuve d'une fidélité totale, même lorsqu'elle aime ailleurs. L'adultère (de la femme, bien sûr) exposait toujours la pécheresse aux traitements les plus humiliants : il était courant de promener la coupable, nue, dans les rues de la ville, de lui raser les cheveux, de l'incarcérer durant des années dans quelque couvent. Cette dernière sanction risquait d'ailleurs de conduire l'épouse châtiée à la débauche pure et simple.

Dans certains couvents régnait le plus franc libertinage. Dans les couvents de Montmartre et de Poissy, le fringant Henri IV, du temps qu'il assiégeait Paris, passa de fort agréables moments auprès de belles abbesses. Ces frasques impies étaient d'une notoriété telle qu'un prédicateur connu n'hésita pas de déclarer en chaire que le roi « couchait avec notre Sainte Mère l'Eglise et cocufiait le Tout-Puissant ».

Cependant, si l'état matrimonial était trop souvent pour l'épouse une condition pénible, le veuvage était une véritable épreuve. Le remariage paraissait choquant, à telle enseigne que, dans le peuple, la cérémonie s'accompagnait d'une mascarade où fusaient les plaisanteries les plus grossières, d'un charivari où les ustensiles de cuisine faisaient fonction d'instruments de musique. Les veuves, nombreuses en cette époque de maris âgés, étaient censées vivre





« avec l'âme embaumée de leur défunt mari » et passer le plus clair de leur temps à l'église. Comme écrira bientôt saint François de Sales : « Une vraie veuve est comme une petite violette de mars, répandant une délicate odeur de dévotion, se cachant sous les vastes feuilles de l'humilité ». En quoi l'évêque de Genève montrait qu'il ne s'était jamais penché sur les tourments moraux, affectifs et même simplement physiques de la femme seule, et que, sur ce point, il refusait de faire un effort de compréhension.

Le clergé était d'ailleurs loin de mener une vie irréprochable, si l'on en croit le « Traité de Polygamie Sacrée » publié en 1558, presque certainement par un huguenot. Bourré de chiffres, l'ouvrage constitue une attaque virulente contre les ecclésiastiques de tous bords, des cardinaux aux curés de campagne. On y trouve le nombre des concubines attachées aux prélats des grandes villes de France, les dépenses consacrées à leur entretien, le nombre de leurs bâtards. Pour la seule ville de Lyon, l'auteur indique 65 000 ecclésiastiques, 68 000 concubines, 60 000 bâtards, sans parler de 9 000 entremetteurs et de 2 000 sodomites. Il est vrai que l'addition de ces chiffres donne un total cinq fois supérieur à la population totale de l'époque. Pour le royaume, l'auteur attribue à chaque cardinal un minimum de six maîtresses. En tout, plus de 5 millions de personnes vivant dans le péché aux frais de l'Eglise et dévorant chaque année quelque 85 millions de livres.

Même en faisant la part de l'exagération polémique, il faut bien constater que la chasteté n'était guère prisée parmi les hommes de Dieu, — ni dans une certaine noblesse, et encore moins en littérature. La langue du XVI^e siècle était d'une richesse — et d'une truculence — incomparable : au temps de Rabelais et de Brantôme, pas moins de trois cents mots servaient à désigner l'acte charnel. Les grandes dames elles-mêmes, à commencer par les deux reines Marguerite — de Navarre et de Valois — tenaient des propos fort lestes. Non pour céder à un besoin d'obscénité, mais simplement pour exprimer l'esprit d'un siècle tourmenté par le démon de la chair et avouant sans fard ses exploits d'alcôve. Ce fut pourtant sous l'influence des femmes que ce langage très vert commençait à s'affiner. Sans perdre pour autant de la précision. Ainsi, dans « La Ruelle mal Assortie », un conte de Marguerite de Valois, une belle dame s'efforce de châtier les commentateurs plutôt crus de son serviteur gascon, devenu son amant. Mais tout en s'exprimant en termes choisis, elle en arrive vite à reconnaître la supériorité des sensations sur la parole : on peut être fin cavalier sans être bon diseur. « Ah ! Je suis transportée ! Chaque partie de mon corps participe à cette sensation exquise. Je suis à bout de souffle, je dois avouer que cette joute amoureuse surpasse le plus fin discours... »

Nina EPTON

L'INDIFFERENT DU TRAIN BLEU

Olga Dagor martelait du claquement sec de ses talons aiguilles le quai de la Gare d'une station réputée de la Côte d'Azur, dans l'attente du rapide de Paris. Elle semblait triste et n'accordait aucun regard superflu aux autres voyageurs rassemblés au bord de la voie ferrée. Le crépuscule d'une belle journée d'été s'amorçait au large de la côte proche tandis que les dernières rougeurs solaires se noyaient lentement à l'horizon.

Ce merveilleux spectacle laissait Olga insensible. Elle venait de passer trois jours parmi ce décor féérique dans une pension de famille proche de l'hôtel où séjournait son époux, Max. Olga n'avait pas hésité à venir le relancer ainsi sur la Riviera. Elle avait voulu, à tout prix, interrompre la procédure de divorce qui menaçait de la séparer, pour toujours, de l'homme qu'elle chérissait encore. Elle était donc descendue dans une modeste pension non loin du palace où Max Dagor avait loué un appartement avec la nouvelle élue de ses nuits, Betty Move, une grande Anglaise au type étrange.

Olga, dans toute la brûlante ardeur du sang slave qui l'animait, s'était juré de prendre une éclatante revanche sur cette blonde Britannique qui voulait lui ravir son mari. Aussi dès le lendemain matin de son arrivée n'avait-elle pas hésité à revêtir son maillot de plage, deux pièces, le plus déshabillé. Un maillot qui, en voilant à peine la ferme et coquette protubérance d'une poitrine aux seins espiègles tout nez dehors, soulignait avec une rare précision la chute de ses reins souples et le galbe aux reliefs prometteurs de ses jambes aux cuisses musclées. Elle s'était risquée sur le sable fin de la plage d'un pas nonchalant, examinant un à un, les couples vautreés au soleil dans l'espoir de découvrir le couple « irrégulier ».

Olga s'était fait invectiver plus de cent fois par les « allongés » que son indiscretion exaspérait lorsque arrivée à quelques mètres des flots mouillant la plage, elle buta contre une jambe et s'étala, sur deux corps étendus, côte à côte, de tout son long.

De l'invraisemblable désordre qui suivit, deux grandes silhouettes émergèrent tandis qu'Olga, à son tour, se remettait debout.

« Olga, que fais-tu ici... ? » ne put s'empêcher de s'écrier Max, surpris de cette soudaine apparition. Mais Betty, le visage crispé de fureur, lui saisit le poignet pour l'éloi-

gner. « Je suis venue ici pour te libérer de cette horrible aventurière... ! » lança Olga d'une voix frémissante.

« Drop it, Darling (Laisse tomber, chéri) », dit alors la longue fille d'Albion aux cheveux auburn. Et avant qu'Olga ne puisse ébaucher le moindre geste, elle avait entraîné Max au creux des lames.

Olga put admirer, un instant, la pureté de ligne du dos sculptural de Betty ainsi que la parfaite musculature de Max Dagor. Le couple, en quelques minutes d'un crawl rapide, avait gagné un radeau arrimé à 300 mètres au large, plantant là, l'infortunée Olga, qui ne savait pas nager.

Olga avait réintégré la pension de famille, l'humeur maussade, mais bien décidée à gagner la deuxième manche. Il était environ midi et il lui restait tout l'après-midi devant elle pour mûrir un nouveau plan de bataille.

Après la courte rencontre de la matinée, il lui semblait fort risqué de téléphoner directement à Max en se faisant brancher dans sa suite par le standard de l'hôtel. L'ombrageuse compagne ne devait pas le lâcher d'une semelle et cela aurait fait une maladresse de plus. Olga, lasse de trépigner d'énervement dans la monotonie de sa petite chambre, descendit dans le hall-salon de l'établissement. Elle s'approcha de la table supportant les revues classiques et les journaux locaux. Elle choisit l'un de ces derniers au hasard. Les Dieux la favorisaient car elle apprit bientôt en parcourant les colonnes qu'on donnait le soir même une soirée dansante dans les jardins de l'hôtel où logeait Max.

Olga n'eut que le temps de se rendre chez le meilleur coiffeur de la station puis de remonter dans sa chambre pour se parer d'une robe du soir d'un chic à faire pâlir une vedette d'Hollywood. Elle jeta une étoile de vison sur ses épaules et sortit. Elle fit ses premiers pas sur la jetée promenade par une nuit claire et encore tiède de la fournaise diurne.

A quelques centaines de mètres, les pinces blafards des projecteurs balayaient la piste de danse, entourée de verdure, du Grand Hôtel. Olga, en poursuivant sa progression, ne tarda pas à distinguer l'air de danse langoureux que jouait un orchestre réputé. Arrivée à bonne distance, elle vint se coller contre la ligne d'arbustes qui limitait



Amour et train bleu...

les jardins du côté de la mer. Elle put, profitant de ce masque, suivre à loisir les évolutions de Max et de Betty, perdus dans le « pas de dentelle » d'un tango argentin.

Olga arrivait à point. Elle les suivit du regard quand la danse s'arrêta et put ainsi repérer leur table. Ceci fait, elle se dirigea, à l'intérieur du hall du Palace, vers le bar qui assurait le service des jardins.

Après avoir commandé un double Scotch au barman, un « High Ball » qu'elle vida rapidement, elle en redemanda un second, alluma une cigarette et jeta un coup d'œil vers la table de Max. Elle comprit alors que Max et Betty n'étaient pas seuls. Un autre gentleman, un Anglais sans doute, leur tenait compagnie et avait profité de la reprise de l'orchestre pour inviter Betty. Max était donc seul. Il fallait agir vite. Olga dépêcha le commis du bar vers Max et en quelques secondes, ce dernier se présenta au bar.



Olga, un doigt sur la bouche, l'entraîna dans un coin dissimulé du salon voisin du bar. « Max », s'écria-t-elle d'une voix brisée d'émotion, « il faut absolument que je te voie en tête-à-tête. Après d'aussi longues années de vie commune, tu ne peux me refuser un dernier entretien. Je suis à la Villa des Ifs, chambre n° 5. Je t'y attendrai demain après-midi ! » Le visage de Max n'avait trahi aucune émotion. Il avait simplement répondu : « D'accord, à demain 15 heures. Compte sur moi. » Il avait ensuite rapidement tourné les talons tandis qu'Olga, après un troisième whisky englouti à la hâte, rejoignait en titubant légèrement sa pension de famille.

Max n'avait pas menti. A 15 heures juste, il frappait à la porte de la chambre d'Olga. Cette dernière l'attendait dans un fringant déshabillé. Elle ouvrit. Son cœur battait la chamade. Max, dans un complet de lin blanc paraissait descendre droit de la page d'un journal de mode masculine.

Il n'avait pas fait trois pas dans la pièce rendue sombre par des volets soigneusement fermés que les bras d'Olga encerclaient son cou, que sa bouche brûlante écrasait ses lèvres. Il n'y eut pas de lutte. Max se laissa choir sur le lit dont les ressorts gémissaient. Olga s'était, en un clin d'œil, libérée de son soyeux vêtement. Max jeta, sans ménagement, sur un fauteuil, son ensemble immaculé. Alors, pendant une heure folle, l'homme et la femme, dont l'un voulait répudier l'autre, ne furent plus que d'impossibles amants. Ils retrouvaient, en ces minutes inattendues, toute l'ardeur de leur lointaine lune de miel. Les baisers les plus osées les firent frémir, les caresses les plus raffinées leur arrachèrent des râles de plaisir.

Cette heure aurait pu être éternelle...

Cette heure aurait pu être éternelle. Mais l'éternel masculin veillait. Max, soudain, se ressaisit. Il se jeta au bas de la couche complice et se rhabilla sans souffler mot. Olga, désespérée, le suivit du regard, la bouche sèche.

« Cette fois-ci, c'est fini... bien fini... » jeta Max en se dirigeant vers la porte. « Nous venons de vivre notre dernière... notre ultime étreinte... Que Dieu te protège, ma douce amie. Adieu ! » Et sans même se retourner, Max franchit le seuil et disparut vers ses nouvelles amours.

Et c'est pourquoi, ce soir-là, sur le quai de cette gare méditerranéenne, Olga arpenait tristement le quai des espoirs perdus. L'arrivée du train, ce fameux train bleu auquel rêvent les midinettes, l'arracha, non sans peine, à sa délectation morose. Elle grimpa dans son compartiment couchette avec la lassitude d'une femme devenue brusquement vieille. Elle ne remarqua pas l'élégant garçon qui devait lui servir de compagnon de route en occupant la couchette installée vis-à-vis de la sienne.

(à suivre)



THEATRE YOJY

Le Théâtre érotique au Japon ou « la Religieuse »
de Diderot revue par le Théâtre Yoji Imamura
de Tokio.





BETTY ROSE

vous répond...

nette... tu n'en as jamais rien su », etc. Et tout cela pour bonnement arriver à renouveler ses désirs, un peu, pardonnez-moi, à la manière d'un étalon qui, à chaque rencontre, change de jument. Et le cœur, dans tout cela, qu'en faites-vous, cher galopin de Monsieur ?... Ne pensez-vous pas qu'il ait des objections à formuler quand ne serait-ce que l'agaçant souvenir de contacts incomplets. Une brève rencontre ne permet pas aux êtres qui s'y prêtent de se connaître véritablement, vous le savez. Il faut toute la stabilité d'une union prolongée pour permettre à l'homme et à la femme de s'apprécier totalement. Et cela, cher Monsieur, est peut-être la plus belle récompense d'une tendre fidélité.

Mme P.H., Lyon. — Vous rejoignez, sur un thème analogue, le lecteur ou la lectrice qui m'a demandé à quelle période de l'année les hommes sont le plus amoureux en m'écrivant : « Chère Mademoiselle Betty Rose, pourriez-vous me dire quelles sont les heures de la journée les plus propices à l'acte d'amour ?... » Avant de vous répondre, j'examinerai les mobiles de votre question. La posez-vous par raffinement, par curiosité ou par pure naïveté ? Je puis vous répondre en les suivant dans l'ordre. Le raffinement consiste, en fait, à guetter impatiemment les minutes du jour ou de la nuit où votre subtilité féminine réalise que le désir de

votre partenaire approche de son apogée. Là, il n'y a pas de loi, pas d'horaires, mais combien cela demande de tact pour ne pas vexer ni lasser pour être exacte à ce rendez-vous spontané de la chair. Pas d'heure, pas de calendrier, uniquement de l'intuition sexuelle. Cela ne peut évidemment être permis à tout le monde. Les diverses activités de chacun imposant des séparations diurnes et nocturnes qui rendent trop souvent ce genre d'« affût galant » impossible. Par curiosité, car vous aimeriez savoir comment procèdent vos voisins. Sans les épier, il vous serait facile de constater... qu'ils réservent leurs jouets amoureux à ce moment de la soirée que l'on nomme ironiquement, à tort, d'heure du berger. En effet, quoi de plus charmant que de se retrouver après une journée bien remplie dans la tiédeur d'une couche propice à la « plus adorable des conversations ». Admettons cependant que vous ne soyez pas tellement naïve et que vous trouviez ce « procédé » par trop popote, décidez alors, en renonçant à tout raffinement, d'avoir successivement des rapports à n'importe quelle heure du jour en variant progressivement les horaires, depuis l'aube en passant au zénith de midi pour gagner un crépuscule mérité. Vous saurez ainsi que les étreintes matinales ne charment pas tous les époux qui n'ont plus toujours de réveils triomphants... et que, de plus,

en leur cassant* la paille chaque matin, cela ne vous offrira qu'une très faible garantie contre les « mauvaises rencontres » extérieures... Le sujet est plus quant et vous m'avez fait beaucoup bavarder, chère Madame, je ne vous en veux point, mais pour conclure, je vous conseilerais de vous en tenir aux rencontres vespérales.

Mme H., Marseille. — Permettez-moi, Madame, de vous remercier avant tout de votre aimable lettre et de vous porter ainsi bénévolement au secours d'une multitude d'hommes et de femmes torturés par un sujet sans cesse abordé : l'impuissance sexuelle. Il m'arrive de tenter d'y répondre plusieurs fois dans la même rubrique mais vous m'avez fourni des arguments et des aperçus fort intéressants et dignes d'être retenus. Vous me dites, en substance, qu'au lieu de chercher un espoir dans les remèdes divers : piqûres, pilules, onguents, il est plus pertinent de s'en remettre à un régime alimentaire particulier, un régime végétarien qui a fait ses preuves parmi les peuples orientaux, peuples particulièrement virils. Ces gens-là mangent beaucoup de céréales riches en phosphates et en calcium. Cette méthode d'alimentation les oblige à mastiquer énormément. Il leur arrive parfois de mâcher plus de vingt fois la bouchée d'aliments que leurs mâchoires broient.

Votre
Betty Rose

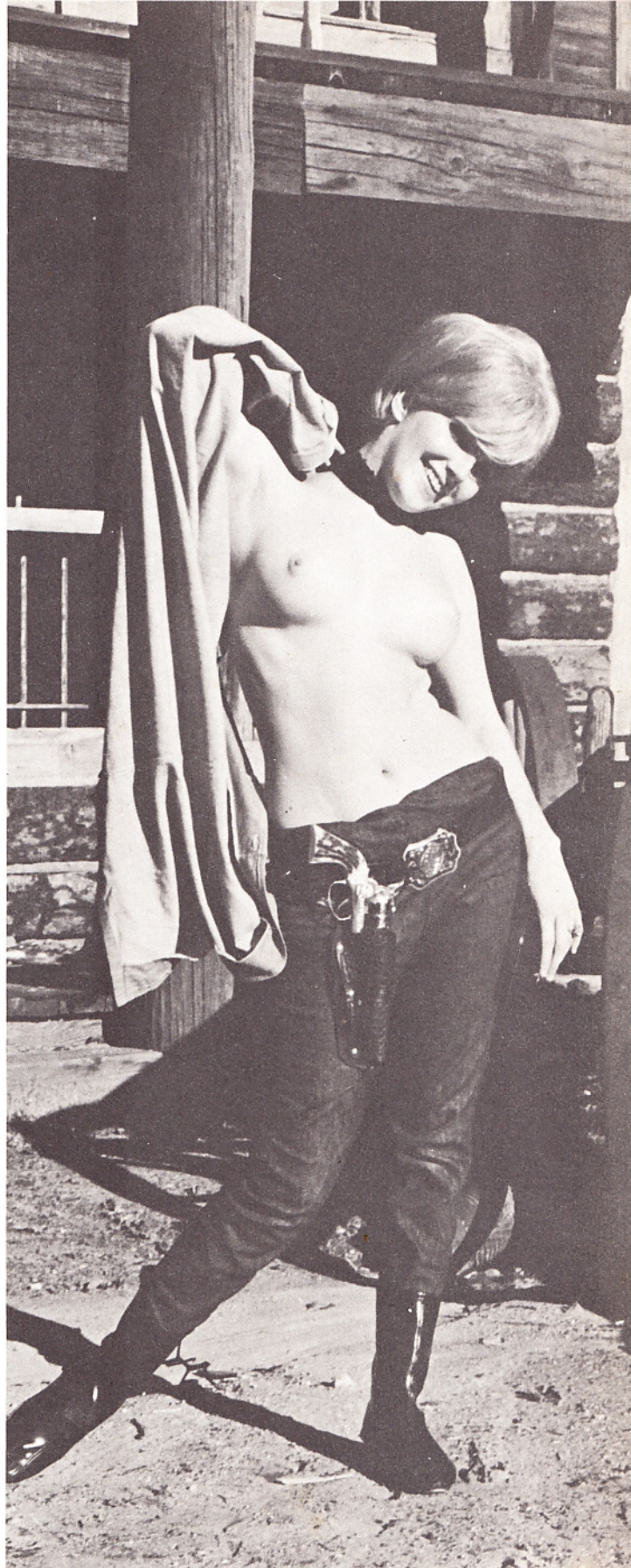
M. P.A., éditeur d'art. — Vous, Monsieur, n'avez pas de complexes superflus. Vous semblez très sûr de vous et m'écrivez : « Je trompe ma femme et tout de suite après j'ai des remords... de légers remords, car ensuite, je me sens encore plus amoureux d'elle. Le changement n'est-il pas pour les hommes indispensable ?... »

Je vous comprends, Monsieur, mais que diriez-vous si votre femme exprimait la même opinion. Oh, la femme, diriez-vous, c'est différent. Du fait d'une maternité toujours possible, les brèves rencontres d'une dame peuvent entraîner de désastreuses conséquences pour son ménage... Tout doux, Monsieur, car si un certain auteur à scandale a prôné, il y a une trentaine d'années, la « maîtresse légitime », il n'en a pas moins immédiatement suivi et imité un autre auteur à scandale qui a fait éditer l'« Amant légitime ». Un homme adroit et une femme discrète peuvent, à qui mieux mieux, s'écornifler, sans qu'en apparence leur ménage n'en souffre. C'est le fameux thème de la chanson du vieux couple : « Je te faisais cor-

LA BELLE DE L'OUEST



Western love.
La belle de l'Ouest.
Suzy Coway.



cancans DE PARIS

Le directeur de la publication : Jean Kerffelec
55, passage Jouffroy, PARIS-9^e

ABONNEMENT : 1 an, 30 F

PHOTOGRAPHIE MONT-D'ARY 100, bd Richard-Lenoir, Paris (11^e)
S. M. I. G. - 1, rue Moreau, 93 - SAINT-DENIS

